

# VENUS VESPER



Venus : déesse polymorphe, femme première, signifiant à la fois la beauté et la mère, la féminité et la fécondité, la vie et la naissance... Mais Venus Vesper, introduisant l'obscurité plutôt que la lumière du jour, toujours la première dans le ciel du soir, invite, avec la nuit, à l'érotisme, à la subversion et à la transgression.

Venus Vesper ambitionne, au travers de près de cinquante œuvres de vingt artistes contemporains, de dessiner le contour de figures de femmes, diverses dans leurs libertés, leurs ambiguïtés, leurs renoncements et leurs révoltes.

Au travers de photographies, vidéos, peintures, sculptures et installations, Venus Vesper se découvre comme on pénètre dans les appartements d'une femme. Une femme aux multiples représentations, encore et toujours au cœur de nombreuses questions sociétales contemporaines.

Passant le lourd rideau de velours, on s'introduit dans le premier espace de l'exposition, entre boudoir et cabinet de curiosité. Ici, au milieu des objets les plus raffinés - un cœur palpitant signé **Piet.so**, un globe de mariage (ou plutôt de divorce) façon Napoléon III, réalisé par **Maïssa Toulet**, les Venus primales de **Muriel Décaillet** ou encore la délicate composition à l'araignée créée par **Lola B Deswarte** - trône l'étrange fauteuil de **Christine Coste**, sanglant camouflet au patriarcat. Ici aussi, la femme entretenue a abandonné son manteau de fourrure, brodé par **Michaela Spiegel**, se moquant des stéréotypes, à l'instar de la série de cartes postales *Flamencas* de **Pilar Albarracín**.

Puis, on passe au salon, là où l'esprit vient aux femmes... Sur la table basse, une sélection d'ouvrages rappelle la longue, et inachevée, quête de l'émancipation des femmes, dont certaines œuvres, comme ces têtes-trophées de **Florence Baudin**, ou le saisissant dessin de **Sandra Krasker**, soulignent la dramatique et toujours brûlante actualité. C'est aussi ce que disent, au travers d'une réflexion sur le corps-objet, l'impressionnante sculpture de **Corine Borgnet** ou encore le traitement réservé aux pin-up de magazine par **Léo Dorfner**. Les dessins de **Camille Goujon**, quant à eux, affirment non sans humour, que si le corps *maternel* devient objet - de reproduction - il n'en reste pas moins un corps féminin, sexué et libre, à l'image de ceux évoqués dans la grande composition de nus de **Pilar du Breuil**, toujours dans l'ambiguïté du désir et de la séduction, à l'image également de l'*Odalisque*, sorte de corset de marbre à couleur de peau, de **Julie Legrand** ou de la *femme-objet* de **Lidia Kostanek**.

Voici ensuite la salle à manger, où se tient un banquet iconoclaste : une Cène revisitée par **Inès Diarte**, mêlant la puissance de l'esprit baroque à la lumineuse fragilité des corps. Ici se décline toute une topographie des représentations archétypales des femmes. Mère nourritrice et nourricière, selon Camille Goujon, Mère-terre, mère nature, selon Lidia Kostanek, à la fois ou selon les circonstances, vestale, sorcière ou Parque... voire même future épouse, dont Michaela Spiegel envisage déjà l'avenir avec ironie, ou *Femme pressée*, selon **Jessy Deshais**, une fois libérée des contraintes conjugales...

Mais entre rêves de jeune fille, fantasmes, et réalité, il est temps d'explorer, à pas feutrés, l'intime de l'intime, la chambre à coucher. Là se déploie une robe de rêve, une robe de mariée pourtant ambivalente, à la fois glamour et prédatrice, de Ines Diarte. Au bord du lit somptueusement brodé d'**Hélène Barrier**, propice à des rêves de parfum et d'or, des rêves de Marie Madeleine, sont installés les malicieux *doudous* de **Mai Tabakian**... Venus aujourd'hui se retrouve ainsi face à des injonctions paradoxales, comme l'exprime Sandra Krasker, à l'aune desquelles tout regard devient censeur. Contre le retour d'une *essence féminine* définie par un corps, que l'obscurantisme contemporain aura rendu à son archaïque dimension maléfique, on pourra découvrir la percutante vidéo, et l'ensemble photographique *Cachées*, de Pilar du Breuil, ou apprécier ce que suggère, par la douce dilution de l'aquarelle, *Au creux*, une des trois œuvres présentées dans l'exposition d'**Elise Bergamini**.

Venus Vesper, dans ce lieu de vie imaginaire d'une femme qui serait libre, exprime la nécessité d'en finir avec l'illusion - le carcan - de l'innocence, avec les pensées symboliques primitives et affirme le féminisme comme une révolution permanente.

**Marie Deparis-Yafil**  
Commissaire de l'exposition

**Christine Coste**

***Fuck the king***

*Céramique, textile, bois - 135 x 195 x 92 cm, 2016*

Christine Coste travaille l'imbrication de trois champs plastiques spécifiques : la céramique, le dessin et la performance. Le corps, et en particulier le corps féminin, le désir, oscillant entre érotisme et violence, semblent au cœur de la plupart de ses travaux d'une grande richesse plastique et symbolique.

*Fuck the king* est une installation surprenante, faisant s'entrechoquer les symboles sans concession, tout en laissant le spectateur dans une certaine liberté narrative.

Sur le tapis d'un intérieur bourgeois, comme abandonnée là après une longue soirée, une paire d'escarpins à talon aiguille rouge carmin... Tout un symbole de féminité ravageuse, pour ne pas dire prédatrice, tout un fantasme ! Mais ils sont comme pris de liquéfaction, en peinture... ou en sang... Que s'est-il passé et d'où vient la femme qui les portait ? La scène semble dramatique, à moins qu'il ne s'agisse que d'un *simulacre*, et d'un décor de théâtre... Et puis, sur un fauteuil de style Louis XVI... un slip d'homme, un grand slip d'homme en céramique, sans homme dedans mais débordant de ce rouge sang, couleur des passions, des émotions, de l'érotisme, de la douleur... Le mystère s'épaissit, et il ne faudra pas compter sur l'artiste pour le dissiper. Tout au plus, on comprend qu'il se joue ici quelque chose qui parle de l'intimité des sexes, de leur lutte, aussi... Un flirt qui aurait mal tourné... Une histoire d'amour qui, comme on le sait, finit mal en général ?

Pourtant, si on regarde de plus près le dossier en médaillon de ce joli fauteuil à l'imprimé plutôt féminin, on voit distinctement que le motif floral qui en ornaît le sommet a été scié... L'artiste rapporte que ce fauteuil, qui est dans sa famille depuis des générations, fut étêté à la mort de Louis XVI. Ainsi cette œuvre ambiguë, confrontant le féminin au masculin comme dans une lutte à mort, semble signer l'adieu au trône de l'absolutisme en même temps que du pouvoir patriarcal.

Présentée dans la première salle d'exposition et visible dès l'entrée, *Fuck the king*, à la portée transgressive et presque sauvage, donne le ton et esquisse d'emblée l'ambiance de cette sulfureuse Venus Vesper.

